

D'UNE ZONE A L'AUTRE

Jean-Yves Broudic, à propos de : Chers collègues inconnus. Zone 3,

de Patricia Janody, Ed. EPEL, collection Monographie clinique, 2019

Il existe deux catégories de livres de psychanalyse, me semble-t-il. Certains sont des exposés théoriques où rien ne transparaît de la place occupée par l'auteur dans son travail ou dans sa vie. D'autres réussissent à brasser théorie et pratique en donnant à lire ou entendre quelque chose de cette place subjective. Les livres de Patricia Janody, psychiatre et psychanalyste, appartiennent à cette seconde catégorie.

Dans un livre paru en 2014 : ***Zone frère, une clinique du déplacement***¹, elle relate comment elle rencontre à Paris un homme et une femme originaires de Mauritanie, qui lui parlent de leur frère, troublé psychiquement, reclus depuis la mort du père dans la maisonnée familiale en Afrique. Au fil des conversations, se tisse entre eux un lien qui la conduit à accepter de les accompagner là-bas. Et l'auteur embarque avec elle son lecteur dans le récit des petites chausse-trappes d'une telle intervention, des pièges qui se présentent, des glissements (promesses non tenues, engagements non respectés) et aussi les obstacles culturels auxquels il faut s'adapter, et qui auraient pu faire de cette aventure un fiasco. Et l'on constate comment quelques paroles justes réussissent à rétablir la situation et à changer certains aspects du destin de cet homme cloîtré par sa famille.

Par ailleurs, dès les premières pages du livre, P. Janody introduit un autre personnage : son propre frère. Elle décrit ses difficultés psychiques, ses rapports compliqués avec ses proches, l'ambiance familiale tendue qui en résultait et les impasses dans lesquelles il se trouvait. Les récits relatifs aux deux frères s'entrecroisent et l'on assiste au fil des pages à la construction d'une trame relative à leurs rapports sociaux et à leur vie psychique. Le déplacement dans un autre pays est mis en parallèle avec le déplacement psychique de l'auteur, dans son rapport à son frère.

Dans le deuxième livre paru deux ans plus tard, ***Hors zone, une clinique de l'embranchement***², il est question aussi de déplacement. La première scène du livre se passe dans un service de soins psychiatrique où travaille l'auteur : un homme déclare fréquemment à la cantonade sa croyance islamiste et son intention dès sa sortie d'hospitalisation de prendre une arme et de tirer dans la foule. Cet homme peut – il être approché sur un autre registre ? Son discours peut-il se déplacer ? P. Janody expose le travail long, méticuleux, de toute une équipe de psychiatrie (elle, des collègues médecins, psychologues et infirmiers) pour établir avec lui un contact, échanger quelques paroles qui le branchent sur autre chose. L'auteur dépeint avec précision l'approche et la réflexion collective nécessaires dans une équipe de psychiatrie pour travailler cette situation.

Et ce livre également est tramé d'une histoire personnelle : celle de l'auteur, habituée dès son plus jeune âge à se déplacer à l'hôpital psychiatrique pour rendre visite à sa mère qui y fait de fréquents séjours. Son texte est émaillé d'observations sur les pensées qui la traversent devant l'énigme des

¹ Edition EPEL, collection monographie clinique.

² Edition EPEL, collection monographie clinique, 2016

départs et retours de sa mère, les paroles inadéquates et les silences, comme lors des trajets qui l'y conduisent : « *J'ignore où l'on me conduit, j'ignore même que je suis dans une voiture et que l'on me conduit quelque part. Puis une soudaine bouffée de conscience. Au moment où je saisis que je suis en voiture, et que la voiture roule, je me dis que je suis morte. A quoi renvoyait le terme 'mort' dans mon vocabulaire d'enfant, je ne pourrais définir ce que j'en savais alors – pas davantage, d'ailleurs, ce que je crois en saisir aujourd'hui. Manifestement, j'en savais l'essentiel : ne plus voir, ne plus entendre, ne plus sentir, ne plus penser. Ne plus bouger. Arrêt de tout. Peut-être chaque enfant meurt-il au moins une fois. Pour moi cela a été ce moment-là.* » (p. 128)

Mais ce n'est pas parce qu'ils comportent des éléments biographiques que ces livres sont traversés de la subjectivité de l'auteur, c'est avant tout parce qu'ils sont composés d'une langue habitée, certains de ses éléments étant tournés et retournés pour en extraire de nouvelles nuances de pensée. Le dernier livre de Patricia Janody, ***Chers collègues inconnus, Zone 3***, le confirme.

Cet écrit conduit cette fois-ci le lecteur à un autre dépaysement : l'auteur est invitée à parler des deux livres précédents en Amérique centrale. Et ce qu'elle analyse, ce sont les effets de cette invitation sur sa vie, sur sa pensée, avant, pendant et après le voyage. Elle tente de répondre aux questions suivantes : si on se reconnaît collègues, que fabriquons-nous ensemble quand on parle de clinique ? Peut-on transmettre quelque chose de ce qui s'y passe, qui est si difficile à saisir, si ténu et fugace, qui relève de l'inconscient ? Notre langue commune est-elle alors un recours suffisant ou un outil inadéquat ? Et que perd-t-on ou gagne-t-on à passer cette matière au tamis de l'écrit ?

Les titres de ses différents chapitres ouvrent un espace : entre deux voix ; entre deux territoires ; entre deux langues ; entre réveil et cauchemar ; entre deux livres. Dans chacun, une ouverture de pensée est tentée en creusant la langue, en disséquant ses différentes composantes ; et ce travail s'effectue à même la langue quotidienne et non pas en commentant des concepts connus et rebattus. Tout comme lors d'une séance d'analyse.

Ainsi, le public rencontré sera divers : des universitaires, des travailleurs sociaux, des professionnels de la psychiatrie, des psychanalystes, chacun avec son bagage de pensée. P. Janody écrit : « *Nous travaillerons depuis les langues natives, et non en langue de spécialiste. Les langues qui courent entre les places publiques et les déclarations d'amour, entre les rêves de chacun et les textes de loi. Les langues qui courent entre nous, chers collègues, là même où nous sommes entrechoqués, pour commencer. (...) ...pour y aller d'une pensée qui se rebâtit à mesure, qui ne s'appuie pas sur des notions préalablement circonscrites mais qui émerge par des répétitions ou des résonances, des variations ou des divergences.* » (p. 50)

Le thème retenu pour le colloque est le trauma. Mais ce mot justement n'est-il pas d'emblée chargé, médiatiquement et dans nos mémoires, d'affects, d'images, de représentations qui empêchent ou limitent la pensée ? « *Un parcours clinique se fraie entre deux rives : se laisser prendre dans les filets d'une langue courante et, en même temps, se déprendre de ses moments de capture. Pas l'une sans l'autre. Aussi nous faut-il reprendre souffle à chaque fois qu'il est question de trauma. Ré-amorcer les façons d'en parler. Rarement pour en dire plus, et souvent pour en dire moins.* » (p. 50)

L'intention de travailler à partir de la langue courante n'empêche pas les propositions théoriques audacieuses et originales. Ainsi celle que nous avons mentionné ci-dessus - *peut-être chaque enfant meurt-il au moins une fois* – mériterait d'être développée et discutée par d'autres analystes. De même

ce que l'auteur expose de la clinique du trauma. Certaines situations viennent bousculer la frontière entre patient et clinicien. Il arrive que « *la production de symptômes ou de rêves se révèle empêchée, et que ne se manifeste plus alors que la récurrence des cauchemars. Il arrive encore que les cauchemars ne puissent même se manifester côté patient ; quelques phénomènes psychiques inattendus tendent alors à émerger côté clinicien, de façon plus ou moins discrète, ou plus ou moins explosive* ». (p. 91)

Quels phénomènes ? Des cauchemars par exemple, que l'auteur a pu faire à l'occasion d'un travail avec un patient rescapé du génocide des Tutsi au Rwanda et qu'elle sait être en rapport avec cette relation clinique et qu'elle dénomme « *cauchemars non personnels* ». Et pour cet homme , « *figé de corps et de visage* », prostré, mutique, « *une certaine remise en route du temps* » ne s'opère qu'après l'interruption de la production onirique de la clinicienne, après la disparition de ses rêves saturés d'horreurs. S'est donc opérée, à deux, une traversée d'une chose « *hors-temps et hors-lieu* », ouvrant à une inscription de ce qui n'existait pas encore, une mémoire qui tente de pallier à l'effacement du nom.

« *Les moments d'effacement font partie du travail de l'écrit : un texte se fait, se défait, se refait...De la matière initialement recueillie, on ne sait pas ce qui restera – rien à la limite. Se frotter au rien appartient au processus d'écriture. La destruction semble ici d'un autre genre, ne touchant pas seulement les moments du texte, mais le lieu du texte, ce lieu spécial creusé dans la matière verbale pour y entendre bruire la langue. Le texte ne renvoie plus qu'à sa dissolution, et m'y renvoie avec. Le texte échoue. Echoue à faire tenir aucune zone frère.* » (p. 120)

Le travail clinique s'accomplit dans une zone frère, une zone de fraternité, qu'il s'agit de construire toujours de façon singulière, cadre fragile dont les limites sont régulièrement questionnées. Une zone dont le fondement est la langue, mais où le risque est grand aussi de réveiller ce qui est le plus insupportable chez le patient qui a assisté à la « *destruction systématique des êtres et des liens* ».

« *Quand on s'oriente vers l'exercice clinique, il y a une forme de nécessité à éprouver le terrain de la langue, quitte à s'égarer un peu dans le rapport brouillé de la langue maternelle que chacun porte en soi* » (p. 67). Le terrain de la langue et le travail clinique ont parties liées. Par leur qualité d'écriture, les textes de Patricia Janody nous le montrent avec force.